

Sandra R. JOSHEL & Lauren HACKWORTH PETERSEN, *The Material Life of Roman Slaves*. Cambridge, University Press, 2014. 1 vol. 18,5 x 26 cm, XV-286 p., 16 pl., 170 fig. Prix : 99 \$. ISBN 978-0-521-19164-7.

Comment rendre visible l'invisible ? La presque totalité des documents disponibles et transmis, culturels, littéraires, artistiques, matériel, étant produits par les élites, il n'y a *a priori* guère de place pour les esclaves, *nulla res*, dans nos sources, qui permettraient d'approcher leur vie quotidienne. Quelques rares pièces égarées d'un puzzle suffisent-elles pour reconstituer l'existence matérielle d'une catégorie importante dans les rapports de production mais juridiquement inexistante de la société romaine ? C'est le défi proposé par Sandra Joshel et Lauren Hackworth Petersen, alliant leurs compétences respectives d'historienne de la société et d'historienne de l'art romain pour tenter une modélisation des activités serviles au départ des témoins conservés. Pompéi est au cœur de la démarche. Rome et Ostie complètent le décor. Restes d'esclaves enchaînés conservés dans la lave, lieux d'artisanat, boulangerie, foulonnerie dont on peut supposer qu'ils constituent l'espace de travail par excellence de l'esclave, maisons closes et quartiers « réservés », *colombaria*, constituent des points de départ obligés. Quelques textes, *excerpta* de la littérature générale et épistolaire, les *Scriptores rei rusticae*, les fabulistes, les graffitos, les épitaphes funéraires aident à compléter le tableau. C'est peu, mais je ne suis pas sûr qu'on soit mieux loti pour les libres, affranchis et citoyens qui n'appartiennent pas aux ordres supérieurs, c'est-à-dire la majorité de la population. Pour scénariser le déroulement au quotidien de l'activité, les auteurs font appel à des modèles sociologiques. Ici c'est le concept socioculturel bipolaire « stratégie et tactique » de Michel de Certeau qui sert de fil conducteur et de guide. Où il est question de « stratégie » de contrôle par le pouvoir-patron, de l'espace, des circulations et du temps, face à la « tactique » des catégories soumises pour saisir les opportunités de se défaire des contraintes ou y échapper. Une subtile dialectique stratégie-tactique est dès lors activée par catégories spatiales pour permettre la compréhension des fonctionnements matériels de la servilité. Où le discours et la représentation dominante contribuent par contrepoint à vérifier la composante aliénée. Les simulations vont très loin. Tout ce qui peut être utilisé dans les sources écrites, imagières et archéologiques l'est, lieu par lieu, correctement référencé, et recomposé dans une sorte de « docu-fiction ». On rentre ainsi dans la vie quotidienne d'une grande maison à grande domesticité de Pompéi pour assister à la « slave choreography at the banquet », entre respect de l'étiquette et du cérémonial de cour et astuces supposées pour y échapper. Les rues de la ville, c'est un autre monde, avec ses espaces publics, ses fêtes, cérémonies, spectacles, tavernes et tripots. Les auteurs nous promènent de jour et de nuit à Pompéi, entre surveillance et contraintes – la stratégie du maître – et les libertés recherchées – les tactiques de l'esclave. Autre espace, l'atelier, la boutique. Comment vit-on dans la boulangerie ou la foulonnerie ? Joshel et Hackworth s'y attardent longuement. Il est vrai que la chaîne opératoire de la production a déjà fait couler beaucoup d'encre, que les ateliers sont bien conservés, et que les *Métamorphoses* d'Apulée proposent leur propre scénario du travail à la *mola asinaria*. Esclave et âne paraissent étroitement associés à la mouture, ce qui amènent les auteurs à proposer une similarité de fonctionnement, sinon de statut, entre les deux tâcherons, avec un retour à Apulée et au discours de l'élite animalisant

l'esclave. Il y a aussi à Ostie de grandes boulangeries, plus « industrielles » sans doute qu'à Pompéi, avec, semble-t-il d'autres localisations des usages, circulations, hébergements et structures de production, apparemment plus complexes et difficiles à maîtriser. La villa et le domaine rural ne pouvait échapper à l'analyse. Les *Scriptores rei rusticae* sont soumis à un questionnement contradictoire. Le témoignage des Agronomes n'est en effet pas facile à utiliser. Il est faussé. Le Maître-auteur a tendance à se projeter de manière idéale dans la gestion du domaine, là où l'on sait par ailleurs que le *vilicus* – esclave en est l'*actor*. La critique du modèle carandinien de Settefinestre est bienvenue comme le bon usage des travaux d'Annalisa Marzano. L'approche méthodologique et conceptuelle originale et la volonté d'aller jusqu'au bout dans la démarche sont méritoires. On pourra toujours considérer que la tactique utilisée par l'esclave pour s'échapper un moment de son travail aurait pu être différente et scénarisée autrement mais la proposition a le mérite d'être là et d'obliger à une réflexion approfondie sur les conditions matérielles du fonctionnement de la main-d'œuvre servile. Le défaut majeur de cette approche, me semble-t-il, est de considérer l'esclavage comme un système fermé et bloqué d'aliénation. Il est bloqué dans sa structure, mais pas au niveau des personnes. On ne reste pas esclave. Sous l'Empire, la manumission se généralise. Ce qui n'implique pas la fin du système, mais un potentiel d'émancipation personnelle considérable. Le *vilicus* ou l'*actor* – esclaves, pas plus que l'ouvrier spécialisé ou le chef d'atelier, n'ont intérêt à hypothéquer une manumission assurée ou espérée. L'esclave est potentiellement libéré par l'affranchissement, l'affranchi peut devenir le *praepositus* de son ancien patron, ou son associé, il peut posséder lui-même des esclaves. Et un esclave peut lui-même disposer d'une main-d'œuvre servile. Il existe des hiérarchies de responsabilités dans la servilité d'un atelier ou d'un office. Dans la philosophie de ce travail, le système apparaît par trop dichotomique, avec deux blocs antagonistes. Or ni la masse dépendante n'est monolithique, ni le « patronat » des élites. Les rapports de production ne sont pas uniquement verticaux et bipolaires, ils sont aussi transversaux.

Georges RAEPSAET

Martine JOLY & Jean-Marc SÉGUIER (Ed.), *Les céramiques non tournées en Gaule romaine dans leur contexte social, économique et culturel : entre tradition et innovation*. Actes du colloque tenu les 25 et 26 novembre 2010 à Paris, INHA. Tours, Fédération pour l'Édition de la Revue archéologique du Centre de la France, 2015. 1 vol. 21 x 29,7 cm, 271 p., nombr. ill., (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DU CENTRE DE LA FRANCE, SUPPLÉMENT 55). Prix : 30 €. ISBN 978-2-913272-41-5.

Cet ouvrage rassemble les communications présentées lors du colloque intitulé *La céramique non tournée en Gaule romaine*, tenu à l'Institut national d'Histoire de l'Art à Paris, les 25 et 26 novembre 2010. La rencontre, qui témoigne d'un intérêt récent des céramologues pour la céramique non tournée gallo-romaine, visait à l'interroger en articulant la problématique sur plusieurs questions centrales : pourquoi choisissait-on de produire de la céramique non tournée ? Qui la produisait et dans quel cadre ? Pour qui était-elle produite et pour quel(s) usage(s) ? Dans quel contexte historique et culturel cette production s'inscrivait-elle ? Chacune des contributions aborde ces